

HOMMAGE AU PROFESSEUR GUY PALLARDY

GUY PALLARDY, AMI DE TOUJOURS

Guy Pallardy est arrivé à Paris en octobre 1944 en vue de faire sa médecine, ce qui nécessitait de faire le P.C.B. en Faculté des Sciences, rue Cuvier. La seule inscription était déjà une épreuve : deux jours de queue, debout. Le hasard a fait que nous soyons côte à côte... Nous avons eu le temps de parler. Guy venait de l'École normale d'instituteurs de Mâcon et moi de celle de Rouen. Nous devons être les deux seuls de cet acabit parmi les 4.000 candidats. Guy venait de Cluny où il était né en 1924. Il avait perdu son père dans un accident de voiture alors qu'il n'avait qu'un an. Sa mère devait décéder en 1940. Consciente de son état et des difficultés que rencontrerait son fils qui allait être orphelin à l'âge de 16 ans, de plus en période de guerre, elle lui avait fait promettre de se présenter à l'École normale, ce qui lui assurerait une prise en charge matérielle immédiate.

Nous avons été admis au concours de ces écoles en 1941, mais elles avaient été fermées en 1940 par le gouvernement de Vichy, si bien que les "élèves-maîtres" entraient en seconde de lycée en vue du baccalauréat au lieu du brevet supérieur, la filière "primaire supérieure" étant supprimée, ce qui permettait la poursuite d'études à l'université. La seule spécificité des "élèves-maîtres" devait être de faire après le bac une année de pédagogie, année que nous n'avons pas faite, prenant un an de disponibilité, avant de résilier notre contrat avec l'État.

Guy avait toujours vécu avec sa grand-mère maternelle. En 1944 elle était âgée de 73 ans et tout naturellement il l'amena avec lui à Paris où une tante, seule autre personne restant de sa famille, leur a permis d'occuper son appartement car elle résidait à l'étranger. Nous étions pauvres dans une époque difficile, on ne mangeait pas à sa faim avec les tickets de rationnement pour tous les aliments. Paris n'était libéré que depuis août 1944 et la guerre continuait. Des "petits boulots" nous ont aidés au cours de nos années d'études. Il y avait entre autres des intra-musculaires de pénicilline à faire en ville toutes les trois heures, jour et nuit. En 1949 un décret obligea les cliniques privées à avoir un étudiant en médecine de garde la nuit. Nous avons pu nous faire embaucher tous les deux dans une clinique chirurgicale à Paris, ce qui nous a donné la possibilité de faire des aides opératoires.

Dans les années 1950, Guy a été collaborateur du professeur Chailley-Bert (petit-fils de Paul Bert) à la chaire de biologie appliquée aux sports, discipline où il a été agrégatif. Il se trouve que cette chaire disposait de locaux, rue Lacroix, à Paris, juste en face du cabinet de médecine générale que j'avais ouvert en 1954. Ainsi Guy déjeunait chez nous une fois par semaine. Bourguignon, il avait un bon coup de fourchette. Un jour, notre employée de maison présente un plat d'une demi-tête de veau et lui demande ce qu'elle devait en couper : "Pas la peine", répond-t-il, et il fait glisser le tout dans son assiette. Nous avons souvent ri en nous rappelant cette anecdote.

Guy était exigeant dans son travail, cherchant toujours à faire au mieux. Je le revois remaniant plusieurs fois les textes qu'il avait à écrire (ce qui m'avait décomplexé d'en faire autant). Corrigéant des copies d'examens, il mettait les notes d'abord au crayon puis relisait les ex aequo pour les départager. Il était intègre et libre, n'ayant jamais été inféodé à aucun clan. Mais je vais laisser évoquer les aspects de sa vie professionnelle à certains de ses collaborateurs, devenus aussi ses amis, car nos carrières ont été différentes, bien que nous soyons constamment restés très proches sur le plan humain, pouvant nous critiquer éventuellement sans détour mais aussi solliciter l'avis de l'autre en toute circonstance.

Guy, mon ami, mon frère, tu me manques chaque jour.

Jean-Claude PUISSÉGUR